

LA PERSPECTIVE MULTICOLORE DE RACHIDA LAMRABET

Moncif, le personnage principal du roman le plus récent de Rachida Lamrabet: *De man die niet begraven wilde worden* (L'homme qui ne voulait pas être enterré, 2011), a vraiment tout pour être un homme heureux: un job convenable, une jolie épouse et deux filles. Une véritable réussite pour un rejeton d'une communauté d'immigrés où, selon ses propres termes, «rien ne semble bouger». Mais lorsque sa femme redécouvre l'islam et le quitte, il se rend compte qu'il n'est pas si commode de faire table rase des traditions et de l'identité.

Ce louvoiement entre deux cultures est caractéristique des personnages de Lamrabet (° 1970), écrivaine belgo-marocaine qui a rapidement su conquérir sa place au sein des lettres néerlandaises. Son roman *Vrouwland* (Pays de femmes, 2007) lui a valu le prix flamand attribué à un premier ouvrage. Pour le recueil de nouvelles *Een kind van God* (Un enfant de Dieu,

2008), elle a reçu le nouveau prix littéraire BNG, une distinction néerlandaise couronnant des auteurs de moins de quarante ans.

Lamrabet a grandi à Borgerhout, un quartier d'Anvers à haute concentration de familles marocaines. Dans les années 1980 elle y a vu de ses propres yeux à quel point se creusait le fossé entre les Flamands et la population allochtone. Les premiers quittèrent en masse le quartier, les familles immigrées s'enfermèrent dans leur propre microcosme. L'essor du parti *Vlaams Blok*, devenu entre-temps *Vlaams Belang*, n'a fait qu'accentuer les tensions entre les deux camps. Les difficultés qui en résultaient pour la communauté islamique (racisme, exclusion, mobilité sociale limitée) mais également les problèmes surgissant au sein même de celle-ci (pressions exercées par le groupe, situation défavorisée de la femme, radicalisation) occuperaient une place importante dans l'œuvre de Lamrabet.

Dans *Vrouwland*, par exemple, tout tourne autour de Mara, musulmane ambitieuse ayant rompu avec sa famille et sa religion et réussi en politique. Elle s'offusque du conformisme et de l'inertie de son propre milieu et embrasse avec grand enthousiasme l'individualisme occidental. Elle est libre et heureuse au «pays de femmes», comme ses compatriotes masculins désignent l'Europe avec mépris. Quoique? Pendant combien de temps encaissera-t-elle encore les préjugés de son ami belge et de la famille de celui-ci? Et son parti politique n'exploite-t-il pas tout simplement le fait qu'elle est une candidate allochtone? Elle se rapprochera finalement à nouveau de ses racines sous l'effet d'une lettre de Younes, un soupirant marocain qui s'est noyé lorsqu'il tentait de la rejoindre. En compagnie d'Abdelkader, ami de Younes, et de son frère délinquant Marwan, Mara se rend à l'endroit où Younes a trouvé la mort. Le récit y trouve un dénouement magico-réaliste.

Dans le recueil de nouvelles *Een kind van God*, la perspective est encore plus multicolore. La majorité des personnages sont des Flamands allochtones d'origine turque, algérienne ou congolaise. En montrant la société multiculturelle de leur point de vue, l'auteure tend un miroir au

lecteur autochtone. Ainsi le récit qui donne son titre au recueil traite d'un drogué turc qui intente un procès aux parents adoptifs de son enfant, qu'ils veulent faire baptiser. Face à de telles situations, Lamrabet sait parfaitement de quoi elle parle: dans la vie quotidienne, elle travaille comme juriste au Centre pour l'égalité des chances et la lutte contre le racisme.

Dans *De man die niet begraven wilde worden*, les rôles du premier roman de Lamrabet sont inversés: le protagoniste masculin s'occidentalise et la femme se tourne à nouveau vers ses racines islamiques. Moncif est un monsieur Tout-le-monde autoproclamé qui aspire à une prospérité matérielle et aime boire son verre de bière. Son épouse Nora, initialement, partage ses idées. C'est après la naissance de leurs enfants qu'elle évolue, se pose en musulmane modèle et le quitte. Moncif tombe dans une profonde crise identitaire, à laquelle il réfléchit au funérarium, à côté du corps de son frère décédé. L'épouse flamande de ce dernier veut faire incinérer le corps. Cela va à l'encontre des traditions islamiques, et Moncif - qui se rend compte qu'il a toujours esquivé les grandes questions de la vie - décide de poser, pour une fois, un acte marquant.

Lamrabet élude rarement le débat de fond. Dans la presse flamande elle polémique fréquemment avec ceux qu'elle considère comme



Rachida Lamrabet, photo Y. Verstraete.

des oiseaux de mauvais augure pour ce qui est de la société multiculturelle. À son collègue-auteur Tom Naegels, elle reprocha de distiller des sentiments racistes dans son roman *Los* (Détachement)¹. En même temps elle se défendait contre des critiques émises par la communauté musulmane, qu'elle avait heurtée avec une représentation théâtrale où elle mettait en scène un musulman âgé en costume d'Elvis.

Lambaret se rend parfaitement compte que son engagement peut évidemment constituer aussi un piège. Certains critiques estiment que son œuvre fait un peu trop prêchi-prêcha. D'autres se focalisent exclusivement sur le contenu en faisant abstraction des mérites littéraires. C'est pourquoi elle souligne qu'elle n'est pas la porte-parole d'une communauté. «Je suis en premier lieu une écrivaine», disait-elle récemment dans une interview. «Ce sont là les thèmes que je traite pour le moment, mais à l'avenir ils peuvent être totalement différents.»

HAN CELEN

(TR. W. DEVOS)

1 Voir *Septentrion*, XXXIX, n° 3, 2010, pp. 41-47.